

L'intertextualité dans *Les Tribulations du dernier Sijlmassi*, stratégie d'écriture et symbole de crise d'identité culturelle

Imane-Sara ZOUINI

University of Toulouse Jean Jaurès

Les *Tribulations du dernier Sijlmassi* s'inscrit dans le cadre de la littérature marocaine francophone et postcoloniale. Son auteur Fouad Laroui a parsemé cette œuvre romanesque de nombreuses références littéraires implicites et explicites, instaurant par-là le phénomène d'intertextualité. Tant ce texte littéraire se construit au croisement d'autres textes (Kristeva 146), le mérite de l'intertextualité réside dans le fait que cette pratique entraîne une communication entre les textes ainsi qu'un dialogue de plusieurs écritures, donnant lieu à une belle dynamique littéraire.

Sur un modèle repris à J. Kristeva, G. Genette définit l'intertextualité par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes. En effet, il distingue trois formes d'intertextualité : la pratique traditionnelle de la citation avec guillemets et avec ou sans références précise ; ensuite la pratique du plagiat qui est un emprunt non déclaré mais encore littéral, et, enfin, la pratique de l'allusion qui représente un énoncé dont la pleine intelligence suppose la perception d'un rapport entre lui et un autre auquel renvoie nécessairement telle ou telle de ses inflexions, autrement non recevable (Genette 8). Dans le roman de F. Laroui, l'on constate la présence d'autres textes sous forme de citations explicites insérées de manière claire avec des guillemets, mais également des allusions et des plagiat qui représentent la forme implicite de l'intertextualité selon la définition de Genette.

Toutefois, ces intertextes restent difficilement repérables par le lecteur au vu de l'absence de leur référence dans l'ensemble.

Pour cette raison, il nous a semblé pertinent d'étudier la portée de l'intertextualité dans cette œuvre romanesque, et notamment les manifestations du jeu intertextuel au niveau des intertitres donnés par F. Laroui aux chapitres de son roman. En effet, nous cherchons à établir par cet article que le choix des intertextes au niveau des intertitres constitue également des indices quant à l'issue de la quête des racines entamée par le personnage principal. D'ailleurs avant même d'entreprendre le récit, le titre fournit aux lecteurs des éléments indicateurs sur la tournure de cette quête. Dans *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, nous avons le mot « tribulation » qui annonce des épreuves avec un sens implicite de malheur qui va accompagner le personnage principal. De même, il y a le mot « dernier » qui annonce la fin d'un parcours ou d'une ère puis le dernier « Sijilmassi » qui représente le nom d'une réelle famille marocaine de nobles. Ainsi, tout dans ce récit, titre et intertitres, convergent pour laisser deviner les tristes épreuves qui vont mener un personnage issu d'une famille respectueuse à une fin tragique.

Ainsi, nous allons mettre en relief, dans ce qui va suivre, les manifestations de l'intertextualité au niveau des intertitres pour mieux établir le lien que tisse le texte Fouad Laroui avec d'autres textes d'une part, et la manière par laquelle ce jeu d'intertextualité vise à mettre la lumière sur la crise existentielle, identitaire et culturelle que traverse le protagoniste Adam Sijilmassi d'autre part.

1- L'intertextualité dans les intertitres

Les Tribulations du dernier Sijilmassi comporte quarante chapitres, tous coiffés d'un intertitre. Bien que l'intertitre ne soit pas une composante du récit, il le prolonge très souvent afin de clarifier son contenu. Toutefois, chez F. Laroui, les intertitres participent non seulement à une stratégie d'écriture dont l'analyse nous permet d'accéder au sens entier du texte, mais également à une réelle stratégie de signification. C'est la raison pour laquelle nous allons nous pencher sur la présence de l'intertextualité au niveau de quelques intertitres dans cette partie.

La première trace d'intertextualité se repère dans l'intertitre du 5^{ème} chapitre du roman qui s'intitule *Que vouliez-vous qu'il fit contre deux ?* (41). Ici, Laroui procède par une imitation, à visée humoristique, d'une réplique tirée de la célèbre tragédie de Corneille, *Horace*. Rappelons brièvement les faits. En effet, Rome et Albe sont en guerre et la famille

romaine des Horaces et la famille albaine des Curiaces, liées par un lien marital, doivent s'affronter. Rome désigne Horace ainsi que ses frères et Albe désigne Curiace -le beau-frère d'Horace- et ses frères pour se confronter en combat. Toutefois, la jeune femme Julie, faisant le récit du combat dont elle n'a vu qu'une partie, rapporte la mort des deux frères d'Horace et la fuite de ce dernier. Ainsi, le père, le vieil Horace, s'empporte contre la lâcheté de Horace mais Julie s'y oppose en rétorquant : « -Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? ». Néanmoins dans *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, F. Laroui joue de la formule originale et l'adapte à la situation d'Adam Sijilmassi en remplaçant « contre trois » par « contre deux », à savoir son épouse Naïma et sa belle-mère réunies tel un jury pour sommer l'époux de s'expliquer sur sa résolution soudaine de quitter sa vie professionnelle. Par ailleurs, lorsqu'Adam s'interroge lui-même plus tard sur sa capacité réelle à procurer du bonheur à sa femme, il se remémore les propos de son amie américaine : « Un bon mari, c'est d'abord un bon provider = fournisseur. On attendait donc de lui qu'il fournît. (- *Que voulez-vous qu'il fit contre deux ?* Qu'il fournît !), (45). En plus d'imiter la forme de la question de Julie, Adam imite cette fois-ci la réponse du Vieil Horace « Qu'il mourût ! » pour affirmer son incapacité à affronter ces deux interlocutrices ou de leur faire entendre raison. Par conséquent, il ne lui reste d'autres choix que de céder à leur interrogatoire. D'ailleurs, tout comme Horace qui prit la fuite pour préparer son prochain coup, Adam se retire de cette situation éprouvante pour se réfugier au café du coin, afin de réfléchir à la stratégie de sa prochaine confrontation avec le duo féminin et à ses conséquences.

Une autre trace d'intertextualité se repère dans le 8^{ème} chapitre qui a pour intertitre *Des souris et des hommes*, mettant par-là ce chapitre en dialogue avec l'une des plus célèbres œuvres du romancier américain John Steinbeck. En effet, *Des souris et des hommes* est un titre par lequel l'auteur américain cite, lui, également, le poète écossais Robert Burns et plus précisément un de ces vers dont nous citons ici la traduction française : « Les plans les mieux conçus des souris et des hommes ne se réalisent pas »¹. En ne gardant de ce vers savamment conçu que le syntagme des souris et des hommes, Steinbeck a produit, en effet, un des titres les plus énigmatiques de notre siècle, qui rapproche de façon mystérieuse l'humanité et l'animalité. Ce rapprochement est d'ailleurs le même que l'on note chez F. Laroui à propos de son personnage principal dans le chapitre en question. En effet, étant sommé de quitter son appartement de fonction

¹ Le vers original en anglais : The best laid schemes o'mice an'men gang aft a-gley.

après avoir démissionné, Adam n'a d'autre choix que de demander de l'aide auprès de son concierge. Autrefois obséquieux et servile, celui-ci s'adresse désormais à l'ex-ingénieur avec un ton insolent et gouguenard tant l'ordre des choses s'est renversé. Ainsi, étant dans le besoin, Adam réalise sa nouvelle situation en tenant la comparaison suivante : « Je suis passée de la *business class* de la Lufthansa à : petit rongeur furtif » (65). Il se sent tel une petite souris coincée entre les pattes d'un chat, en l'occurrence ce concierge prêt à faire saigner sa proie. Si Steinbeck raconte l'histoire d'un rêve ardemment poursuivi et soudainement brisé dans *Des souris et des hommes*, Laroui investit cette référence purement littéraire pour résumer comment Adam Sijilmassi se perçoit dans cette nouvelle condition d'une part, et fournir un indice quant à la tournure que prendra le rêve du protagoniste une fois le changement de mode de vie décrétée. Ainsi, l'intertextualité dans l'intertitre prend, ici, la forme du plagiat selon les termes de Genette.

Un autre exemple d'intertextualité est l'intertitre du chapitre 12 ayant cette fois-ci une forme interrogative *Qu'as-tu vu dans ce supermarché ?*, et dans lequel le jeu intertextuel ne se devine pas aisément. Il faut attendre la fin du chapitre pour relever le jeu d'imitation auquel s'adonne F. Laroui. Afin de mieux illustrer notre propos, considérons le passage suivant :

Qu'ai-je vu dans ce supermarché ? l'arrogance du préposé. Il a compris comment fonctionne la machine [...]

Qu'ai-je vu dans ce supermarché ? la présence obsédante du plastique [...]

Qu'ai-je vu ... ? Tu n'as rien vu dans ce supermarché. Exact, je n'ai rien vu. (100-101)

En effet, la structure question-réponse sur laquelle s'appuie ce long passage rappelle un vieux texte de poésies enfantines très célèbre qui s'intitule *Compère qu'as-tu vu ?*, datant du 18^{ème} siècle et dont l'auteur demeure inconnu (Janisson 50). Avant d'imiter ce jeu de question-réponse, Adam Sijilmassi assiste à la scène d'un vieil homme dépassé par le nouveau mode des courses dans un supermarché moderne de Casablanca, en l'occurrence la pesée automatique des légumes, les étiquettes affichant un code-barre...etc. Perturbé par les regards des citadins à l'égard de ce vieil homme en marge de la modernité, Adam réalise soudainement que le monde de son père et de son grand-père s'efface au détriment d'un nouveau monde effréné et fondé sur les nouvelles technologies. Saturé d'angoisse, le personnage principal est déterminé plus que jamais d'accomplir une

marche en arrière vers le monde de ses ancêtres. Par cette imitation de la forme interrogative, la multiplication des questions et les réponses contenues dans ce passage, l'auteur parvient à dépeindre l'état psychologique du personnage, à savoir la peur et l'angoisse qui s'intensifie au bout de chaque réflexion menée sur sa vie.

Par ailleurs, *La vraie vie est ailleurs* est l'intertitre donné par F. Laroui à son chapitre 13. Adam Sijilmassi est décrit par le narrateur-personnage tel un être en proie à un mal-être grandissant et sommé par une voix pressante de quitter Casablanca pour remonter vers sa ville natale Azemour, décrite comme un long boyau dans ce chapitre. La voix intérieure lui répétait inlassablement que « la vraie vie est ailleurs » (104). Par cet intertitre, Laroui imite le titre de l'œuvre du romancier tchèque Milan Kundera *La vie est ailleurs* auquel il rajoute l'épithète « vrai ». D'après ce choix d'intertitre, l'on peut être tenté d'établir un parallèle entre le parcours des deux personnages, à savoir entre Jaromil, jeune poète et personnage principal de Kundera, et Adam l'ingénieur celui de F. Laroui. Tandis que le jeune tchèque épouse l'idéologie communiste dangereuse qui s'oppose à son passé bourgeois d'une part, mais qui le fascine d'autre part parce que cette idéologie incarne la modernité, l'ingénieur marocain, lui, rejette la modernité auxquelles aspirent ses concitoyens au profit d'un retour vers le mode initial de ses ancêtres. A l'opposé de Jaromil, Adam refuse de se conformer ou encore de se plier à la pensée unique courante. Le choix de cet intertitre prend alors tout son sens. Adam croit en l'existence d'autres possibilités et chemins que peut emprunter l'être humain. En renonçant à sa vie paisible d'ingénieur, il prend une autre direction convaincue qu'il ne faut pas suivre le même parcours que les autres. Ainsi, si la vraie vie pour Adam est dans tous les possibles non-explorés jusque-là, l'enjeu de F. Laroui est de laisser sous-entendre que l'ordre apparent des choses cache un désordre que la conscience ne perçoit pas forcément.

Poursuivant ce jeu intertextuel, F. Laroui intitule le 16^{ème} chapitre du roman *Le mystère de la chambre bleue*, reprenant par-là le titre d'un roman policier historique de Jean d'Aillon. La forme d'intertextualité consiste dans ce cas de figure en un plagiat selon la grille de Genette. A ce stade du roman, le dénominateur commun entre ces deux œuvres est le mystère qu'entoure la chambre bleue de la Marquise de Rambouillet chez d'Aillon et la chambre bleue du riad de la famille Sijilmassi dont la porte arbore un signe cabalistique qu'Adam va tenter d'élucider également. L'autre point commun entre ces deux chambres est qu'elles représentent un lieu à ourdir des complots et à tramer des manœuvres. Ainsi, chez Laroui, cette chambre bleue est le point de départ de tout un puzzle politique qui échappe

à Adam Sijilmassi. En effet, cette chambre a été occupée autrefois par un saint homme fondateur d'une *zaouïa*² pour dispenser un enseignement religieux mais qui a disparu au moment d'une attaque lancée par quelques adeptes du wahhabisme. Le mystère de cette chambre bleue ainsi que le retour d'Adam à la ville natale offrent aux représentants de l'État marocain une opportunité rare pour préparer une combine en vue de vaincre le parti islamiste aux prochaines élections municipales sans que le jeune Sijilmassi puisse s'en rendre compte. Tirant profit de la croyance de la population locale en la bénédiction de la famille Sijilmassi, la chambre bleue du riad de la famille Sijilmassi prend forme d'un théâtre politique dans lequel tout un montage politico-religieux se met en place à des fins politiques, et auquel Adam refuse d'y prendre part une fois tenu informé. D'ailleurs, c'est dans un ton ironique que la narration décrit la proposition faite par l'inspecteur de police à l'ex-ingénieur selon laquelle ce dernier pourrait se travestir en prédicateur religieux et prêcher pour la cause de l'État.

Toujours dans cette tonalité ironique, F. Laroui imite pour les besoins de l'intertitre du 17^{ème} chapitre la célèbre formule que l'on attribue au Roi-Soleil Louis XIV « L'État, c'est moi » qu'il remplace par *L'État, c'est lui* (127). Malgré que son authenticité soit contestée, Laroui reprend cette formule qu'il réajuste afin qu'elle ait une visée ironique. Dans ce chapitre, Adam Sijilmassi se retrouve, en effet, face à l'inspecteur de police surnommé Driss Basri dans le récit, à savoir par le nom de l'ancien ministre de l'intérieur connu pour être un serviteur zélé et obsédé par la sécurité ainsi que le symbole de l'État policier au Maroc. Or, cet inspecteur s'autorise l'intrusion dans le riad familial sans perquisition en vue d'interroger brièvement l'ex-ingénieur ou plutôt pour lui rendre une « visite de courtoisie » (131) d'après ses propres termes. Obsédé par la sécurité, le policier anticipe les événements et s'arroge le devoir de démystifier quelques rumeurs calomnieuses de par sa qualité de membre des services de renseignement. C'est autour de la liberté d'opinion et d'expression de l'individu que vont échanger les deux personnages ; offrant par-là deux visions totalement opposées et représentatives du Maroc moderne. Tandis qu'Adam défend la liberté d'exprimer ses interrogations même dans ce village reculé et de débattre des idées religieuses et philosophiques, comme autorisé par la constitution marocaine, sans être tenu responsable de l'interprétation qu'en fera ses interlocuteurs, l'inspecteur de police s'y oppose fermement rappelant que l'espace public au Maroc n'accepte aucune remise en question et encore moins des interrogations d'ordre

² La zaouïa est un établissement religieux et scolaire où l'on retrouve des disciples autour d'un maître soufi.

religieux ou social. Pis encore, l'inspecteur de police juge l'interprétation d'Adam pour les droits énoncés dans la constitution totalement erronée et non conforme à sa propre interprétation. Tel que présenté par l'inspecteur, l'État marocain, connu sous le nom du *Makhzen*, autorise l'expression des idées personnelles et des interrogations tant qu'elle ne dépasse pas l'espace privé à savoir « la tête de l'individu » ; autrement elles donneront lieu à la « *fitna* » (134) c'est-à-dire le désordre public. Face à cette logique d'apologie de l'État, Adam Sijilmassi conclut que l'attitude du policier, et à travers l'État, consistera constamment à étouffer la pluralité des idées. Toute tentative d'importer des idées contraires aux croyances établies dans l'espace public équivaut une atteinte à l'ordre public. Ainsi, Laroui critique en filigrane la pensée unique par le biais de son personnage surnommé Driss Basri tout en fustigeant ses excès de pouvoir.

Comme signalé plutôt, le voyage d'Adam Sijilmassi vers Azemmour avait un objectif précis, celui de ralentir et vivre à l'allure des ancêtres. En effet, cet objectif s'entame précisément au moment où Adam Sijilmassi prend la décision, une fois installé dans le village, d'« oublier Voltaire » (136) ainsi que toutes les autres références occidentales dans l'espoir de renouer avec sa culture arabe d'origine. C'est son identité culturelle qui souhaite à la fois défaire et refaire. C'est ainsi qu'après la visite de l'inspecteur de police, Adam choisit de s'enfermer avec des vieux livres en arabe retrouvés dans le coffre de son grand-père. Toutefois, un grand chef-d'œuvre de la philosophie arabe et de la sagesse orientale retient son attention : il s'agit du traité romancé *Hayy Ibn Yaqzân* du philosophe andalou Ibn Tofayl, connu en latin sous le titre du *Philosophus autodidactus*. En effet, c'est l'ouvrage grâce auquel Adam va, enfin, pouvoir mettre en exécution son objectif principal, celui de « se détricoter », de « vider » sa tête ou plutôt « soigner » sa tête en lui extirpant la « grille de mots français » afin « d'emplir sa tête d'autre chose », « d'une autre grille de mots plus humaine », « plus naturelle, plus lente » (141). Autrement dit, la grille de mots qui a accompagné son père et son grand-père. Ainsi, pour entamer cette opération, il a fallu à Adam plonger dans la langue arabe ainsi que s'égarer dans les références de ses ancêtres. Déterminé à s'enraciner de nouveau dans la culture ancestrale, l'ex-ingénieur compte sur ses propres efforts et sur l'appui d'un dictionnaire arabe pour s'instruire seul. Ainsi, la métaphore contenue dans l'intertitre *Le philosophe autodidacte* prend tout son sens. D'ailleurs, si l'auteur perpétue son jeu d'intertextualité par la forme de plagiat et choisit cet intertitre pour le chapitre 19, c'est aussi bien pour renforcer le mystère que pour dévoiler une amorce du contenu de ce chapitre le plus déterminant dans la quête du protagoniste.

Aussi avons-nous vu jusque-là que l'intertextualité dans l'intertitre participe d'une stratégie d'écriture chez F. Laroui et attribue à son texte une force littéraire. En créant des liens entre des textes, Laroui démontre l'idée de Genette selon laquelle « il n'est pas d'œuvre littéraire qui, à quelque degré et selon les lectures, n'en évoque quelques autres » (Genette 16). Ainsi, nous allons réserver la prochaine partie à la crise identitaire et culturelle telle que vécu par Adam Sijilmassi.

2- Intertextualité et crise d'identité culturelle : de la quête des racines à l'égarement

L'autre forme d'intertextualité dans ce roman est la citation qui se remarque dès la première page du roman. Si A. Compagnon rappelle que la compétition de citations était un jeu de société dans la Grèce Ancienne (Compagnon 38), Laroui pratique, quant à lui, ce jeu dans cette œuvre romanesque en parsemant celle-ci d'intertextes issus d'œuvres littéraires qui se présentent sous forme de citations dans la tête d'Adam Sijilmassi à plusieurs moments.

Dans *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*, Fouad Laroui met, en effet, son lectorat face à un personnage en quête de soi et de ses racines. Sujet d'une errance psychologique, Adam Sijilmassi est aux prises avec une question existentielle. Il ne cesse de se poser des questions sur sa véritable identité culturelle et de ressentir le besoin pressant de changer de vie, faisant état d'une crise identitaire et culturelle.

En effet, cette crise se déclenche en plein vol durant un long voyage effectué pour le compte de son employeur l'Office des bitumes de Tadla. Saisi d'un irrépressible dégoût de la vitesse suite à ses nombreux voyages professionnels, Adam Sijilmassi développe soudainement une aversion pour la modernité et ses manifestations. Ainsi, le récit s'ouvre sur la question qui trotte dans la tête d'Adam comme le montre le passage suivant : « Un jour, alors qu'il se trouvait à trente mille pieds d'altitude, Adam Sijilmassi se posa soudain cette question : Qu'est-ce que je fais ici ? » (9). De son siège à bord d'un Boeing, le brillant ingénieur décide donc de mettre terme au rythme effréné de sa vie. Ainsi, dès son arrivée à l'aéroport de Casablanca, il prend acte de sa décision et ignore les moyens de transports modernes tels les taxis pour être déposé à la ville parce qu'il « allait marcher jusqu'à Casablanca » (13). Ici, le choix de marcher une longue distance à pied puis de monter plus tard à bord d'une carriole au détriment du confort de la voiture consiste la première manifestation du rejet de la modernité et l'affranchissement d'un mode de vie jugé effréné

par le personnage principal. Ainsi, son choix de la lenteur entérine le changement radical désiré par l'ingénieur.

Une fois arrivé à la maison, Adam doit entamer son deuxième pas vers ce changement radical aspiré, à savoir annoncer à son épouse Naïma la nouvelle résolution et en préciser les motifs :

(...) je vais changer de vie. Je ne veux plus me retrouver dans un avion, puis dans un autre, couchant dans des hôtels qui se ressemblent tous, (...) en me demandant où je suis, parfois même qui je suis (...) Et tout ça pourquoi ? Pour vendre du bitume. Du bitume ! (...) Qu'est-ce qui nous est arrivé ? Je veux dire : nous les Marocains ? Mon grand-père vivait paisiblement du côté d'Azemmour, qu'il n'a jamais quitté. Mon père n'a jamais pris l'avion... cela fait des siècles que nos ancêtres vivaient en symbiose avec la nature. Le jour venu, ils quittaient le monde sans l'avoir dérangé... Mais nous... Pourquoi vivons-nous ainsi, pressés, affairés ? Cette vie est absurde. Je veux vivre autrement. Lentement, comme mon père et mon grand-père. (39)

En effet, Naïma n'en a cure de ce flot d'explications, elle est même incapable de discerner l'angoisse de son époux. Soucieuse uniquement de son statut social, inquiète de l'étrangeté de ces propos inédits, Naïma suggère à Adam un nouveau voyage pour se détendre cette fois-ci, en plus d'une consultation avec un spécialiste en psychiatrie. Ensuite, sur le plan professionnel, la présentation de la démission à l'Office des bitumes de Tadla suscite également incompréhension et consternation tant Adam rejette sans appel les avantages consentis par sa profession ; il n'était plus question pour lui de reprendre l'avion. Par ce geste, Adam rejette à la fois un statut social privilégié et, une fois de plus, la modernité occidentale, tirant un trait sur une vie dont rêve la plupart de ses concitoyens modernes au Maroc.

Cependant, les remises en question d'Adam Sijilmassi dépassent le strict cadre de la modernité et de ses méfaits, car la crise dans laquelle s'enlise désormais le personnage principal a trait à sa double culture, française et arabe. Ayant reçu une scolarité française dans le célèbre lycée Lyautey de Casablanca, Adam Sijilmassi se perçoit tel un produit de la culture française exclusivement et de la civilisation occidentale in extenso. Mais, la question identitaire qui se pose à Adam Sijilmassi est à la fois le questionnement d'un intellectuel marocain se demandant où la fuite en avant conduit l'être humain moderne et d'un sujet postcolonial aux prises avec cette éducation française reçue et adoptée dès le bas-âge.

A propos de l'influence de la culture française, le psychiatre Bennani fait remarquer à Adam dans le récit que toutes ses références culturelles citées durant la consultation étaient exclusivement françaises bien que l'ingénieur ait grandi parmi les Marocains : « On s'attendrait plutôt que vous disiez des trucs du genre : « Lamrani, quand il était ministre de Hassan II », « Ba Ahmed, quand il était grand vizir... » (79). Mais, si Adam réside au Maroc sans partager le socle minimal des références culturelles de ses concitoyens, c'est qu'il est et sent de fait un étranger à lui-même dans son propre pays comme il le fait remarquer dans le récit. Par ailleurs, le psychiatre a tenté de cerner les interrogations d'Adam et lui a demandé s'il : « cherche à ralentir en tant que Marocain postcolonial (...) qui rejette l'occident et la vitesse ?... (ou uniquement) qui veut revenir au rythme de ses ancêtres ? » (83). Et, le poids de la crise se ressent dans la réponse d'Adam : « (...) Je ne rejette pas l'Occident, en gros et en détail, comme ces idiots de salafistes (...). En même temps, j'ai de la nostalgie de l'époque de mon père et de mon grand-père... même si je ne l'ai pas vraiment connue, cette époque. Il me semble qu'elle correspond davantage à ce que je suis vraiment ». (84)

Malgré cette entrevue avec le médecin, sensée apaiser les angoisses du protagoniste, l'incertitude d'Adam monte d'un cran. C'est ainsi qu'une fois la démission déposée, l'épouse partie définitivement et l'appartement de fonction libérée, Adam Sijilmassi ressent le besoin irrésistible de quitter ce monde d'intolérance vers celui de ses ancêtres. Il se laisse guider par son instinct et se retrouve ainsi à errer physiquement : « Un soir, Adam sorti de maison, marcha lentement dans l'étroite rue du Moufflon, tourna au coin et disparut » (45). La direction prise est celle d'Azemmour. A pied, Adam entame un parcours initiatique afin de répondre à la question « Qui suis-je ? », mais aussi pour apporter de l'apaisement à son esprit tant il est convaincu que seule la récupération de la mémoire ancestrale et la consolidation des racines culturelles sont aptes à le guérir de son mal-être. D'ailleurs, tout au long de son errance, Adam est en proie à un flot de citations littéraires françaises qui s'entrechoquent dans sa tête. Il tente vainement d'arrêter l'écoulement des vers de V. Hugo, de C. Baudelaire et de tant d'autres. Dans le récit, et grâce à des intertextes littéraires, Laroui parvient à greffer un corps étranger (Compagnon 31) à son écriture, de façon à ce que le personnage principal s'approprie totalement le passage, à l'instar du passage suivant marqué par un vers tiré d'un poème de V. Hugo :

Demain dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, / je partirai.
C'était infernal. Il se prit la tête à deux mains, serra violemment. Peine perdue : l'ordalie des mots continuait. Des mots, des maux... Entre deux

mots, il faut choisir le moindre...Toujours en français. Pas une seule phrase de *Mutanabbi* ou de *Chawki*, pas un seul verset du Coran. Qui suis-je ? (105)

Mais à ce stade du récit, ce n'est pas tant l'hybridité culturelle mesurable chez Adam Sijilmassi que Laroui met en scène dans le roman que le poids de la langue et la culture française qui deviennent soudainement pesantes pour ce personnage en quête de soi dont il cherche à s'en défaire.

Par ailleurs, cette errance psychologique s'approche de son terme lorsqu'Adam s'installe dans le riad des ancêtres. Après s'être longtemps égaré dans ses pensées et ses interrogations au sujet de son appartenance identitaire et culturelle, l'ex-ingénieur fait la découverte de l'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane grâce à une vieille collection-d'ouvrages appartenant à ses ancêtres. Adam, qui était en quête perpétuelle d'identité, se retrouve parmi les traités d'éminents penseurs arabes, à l'instar d'Ibn Tofayl, Ibn Rochd et Al-Ghazali :

Tous ces livres étaient en arabe. Il les examina soigneusement puis en choisit un : *Hayy Ibn Yaqzân*, d'Ibn Tofayl. Il se mit à déchiffrer les phrases, lentement, avec le sentiment exaltant de mettre enfin à exécution la dernière partie du plan qui s'était formé peu à peu dans sa tête (...) C'était tout simplement inouï, ce qu'il allait faire. Il allait, comment dire ? ...se détricoter. Vider sa tête...ou plutôt, soigner sa tête (...) en extirper la grille de mots, la grille qui l'obligeait à dire ; par la même occasion, pratiquer l'ablation de cette manie du progrès, de la vitesse (...) Et pour ce faire, pour effectuer ce grand détricotage, il fallait emplir sa tête d'autre chose, d'une autre grille de mots, plus humaine, plus naturelle... plus *lente* ?... Et ce serait précisément celle qui accompagna toute sa vie le *hadj* Maati, son grand-père, et Si Abdeljebbar, son propre père. Pour commencer, il lui fallait se plonger dans leur langue, lire leurs livres, avoir leurs références. (140-141).

Ainsi, le processus de détricotage, de décompensation des anciennes références et de récupération de la véritable identité désiré par Adam est en cours d'activation puisque le protagoniste croit à tort être en mesure de substituer les références culturelles arabes aux références culturelles françaises acquises tout au long de son parcours scolaire laïque.

Toutefois, ce désir ardent de détricotage s'atténue une fois Adam réalise que la philosophie occidentale du XVI^e siècle trouve ses références dans la philosophie arabo-musulmane du XII^e siècle. D'ailleurs, cette philosophie étonne Adam Sijilmassi tant par le degré de modernité de ses idées que par le niveau de rationalité de ses théoriciens, au point que

l'ex-ingénieur s'imagine souligner cette omission béante à son ancien professeur du Lycée français, faisant par-là réparation d'un préjudice. Il est vrai que l'absence de la philosophie arabe médiévale dans le programme scolaire français provoque en Adam un sentiment de chagrin, mais il éprouve malgré cela une très grande satisfaction du fait que la renaissance humaine était d'abord arabe et musulmane avant d'être en Europe.

Nonobstant, cette découverte a soulevé, à son tour, une autre question quant aux raisons de l'interruption de cette rationalité arabe et de sa disparition complète au fil du temps, laissant l'espace marocain vide de tout effort rationnel. En effet, Adam conclue que la dégradation du Maroc reste tributaire de la marginalisation de la philosophie arabe médiévale et des grands penseurs arabes, ce qui a engendré l'émergence des courants islamistes et l'implantation de leurs idées archaïques fossilisées sur la scène marocaine. Dans son Azemmour natal par exemple, Adam ne trouve aucune trace de cette pensée philosophique, très moderne pourtant. Pire encore, la philosophie ne trouve même plus sa place dans l'espace public tant que celui-ci est dominé soit par le parti islamiste et ses idées salafistes, soit par l'État marocain et son autorité tyrannique. D'ailleurs, pour mettre en scène cette déception, Laroui offre au lecteur des passages dans laquelle Adam, l'intellectuel arabe, échange avec l'inspecteur de police, représentant de l'autorité publique, autour des prochaines élections du village, et dans lesquelles les habitants d'Azemmour n'ont d'autre choix que ces deux pôles. De cet échange, l'ex-ingénieur tire la conclusion suivante : son pays est et restera régi uniquement par une politique qui bannit la raison et le rationnel. Dans l'absence d'autre alternative, la joie ressentie par Adam Sijilmassi s'éclipse soudainement car la déception totale s'installe cette fois-ci en lui.

Ainsi, cette exploration du passé finit par conduire Adam Sijilmassi à une fin tragique, il refuse de mener le combat en tant qu'intellectuel rationnel pour changer l'ordre des choses dans son village et se met carrément en retrait de la population locale. Il devient ermite en effet. Son errance, son retour aux racines, ses interrogations, tous ces choix entamés se sont soldés par un nouvel égarement tant sa quête relève de l'échec dorénavant. Ainsi, les préoccupations identitaires et culturelles d'autrefois s'éteignent car le monde de ses ancêtres illuminés n'a aucune place dans le Maroc d'aujourd'hui comme le souligne le narrateur : « Adam est la preuve que le *Makhzen* finit toujours par vaincre. « Soit il te récupère, soit il te met hors-jeu » (283).

Pour conclure, rappelons que cette étude avait pour objectif de mettre en évidence le jeu d'intertextualité dans *Les Tribulations du denier*

Sijilmassi. Dans un premier temps, nous avons élucidé la manière par laquelle l'intertexte imprègne les intertitres et annonce l'issue tragique du protagoniste. Puis, nous avons tenté de démontrer que l'intertextualité est symbole de la crise identitaire et culturelle du personnage principal.

Ouvrages cités

- Laroui, Fouad. *Les Tribulations Du Dernier Sijilmassi*. Pocket ed., 2014.
- Kristeva, Julia. *Sēmeiōtikē: Recherches Pour Une Sémanalyse*. Editions Du Seuil, 1989.
- Genette, Gérard. *Palimpsestes: La Littérature Au Second Degré*. Editions Du Seuil, 1992.
- Corneille, Pierre. *Horace*. 1641, *Théâtre Classique*, http://www.theatre-classique.fr/pages/pdf/IMBERT_INAUGURATION.pdf
- Steinbeck, John. *Of Mice and Men = Des Souris Et Des Hommes*. Translated by Maurice-Edgar Coindreau, Gallimard, 1946.
- Burns, Robert. "To a Mouse by Robert Burns." *Poetry Foundation*, Poetry Foundation, 1786, www.poetryfoundation.org/poems/43816/to-a-mouse-56d222ab36e33.
- Janisson, Chantal. *Les Petits Livres : Le Petit Livre Des P'tites Recitations De Notre Enfance*. Editions First, 2012.
- Aillon, Jean d'. *Le Mystère De La Chambre Bleue*. Le Grand Chalet, 1999.
- Compagnon, Antoinne. *La Seconde main Ou le travail de la citation*. Editions du Seuil, 1979.
- Ibn Ṭufayl, Muḥammad ibn 'Abd al-Malik. *L'éveillé Ou Le Philosophe Autodidacte*. Translated by Léon Gauthier, Mille Et Une Nuits, 1999.